

Dans le Caucase les Russes s'avancent

Coups efficaces des Russes. La haine fait oublier la faim. Epaves d'un navire de guerre. Les Turcs reculent encore. Sur les lignes françaises.

Londres, 8.—Le correspondant du "Times", à Pétersbourg, écrit : "Les batailles qui ont été livrées récemment dans la région d'Uszienczk (sur le Dniester) et sur la partie méridionale du front russe, ont été d'une violence inouïe. Les Russes ont continuellement fait des charges à la baïonnette et les Austro-Allemands ont offert une résistance opiniâtre ; mais, ils ont invariablement été forcés de reculer après avoir perdu au moins 33 pour cent de leurs forces. Près d'un réseau de fil barbelé, à l'aile droite, on a compté 300 cadavres d'Allemands. Dans un seul engagement, deux mille Teutons ont été tués. Autour de Pinsk, des cavaliers russes ont, pendant la nuit, réussi à détruire de nombreux fourgons."

Londres, 8.—Près de deux cents soldats invalides et plusieurs civils sont arrivés d'Allemagne, hier, par voie de la Hollande. Parmi ces rapatriés, il y avait une femme d'une bonne éducation qui a dit : "La rareté des vivres se fait sentir à Berlin, mais particulièrement dans les villes des provinces allemandes. A Berlin, les autorités tâchent de maintenir l'état normal. On fait l'Angleterre plus que jamais, en Allemagne, et cette haine fait oublier la faim. On parle rarement de la France et de la Russie. Les Allemands semblent encore croire qu'ils triompheront."

Copenhague, via Londres, 8.—Les dépêches d'aujourd'hui annoncent que les appareils de télégraphie sans fil et des épaves d'un navire de guerre allemand ont été trouvés sur la côte de Suède, dans le Categat. Cette découverte a été faite près de l'endroit où d'après les dépêches d'hier, un vaisseau de guerre allemand aurait coulé.

Londres, 8.—Les artilleurs déploient une grande activité sur le front franco-belge ; mais un calme relatif règne sur les autres champs de bataille d'occident et d'orient. Cependant, dans le Caucase, les Russes continuent à avancer au nord et au sud d'Erzerour.

Paris, via Londres, 8.—(3 heures 38 de l'après-midi).—Le département de la guerre a fait publier, cet après-midi, le communiqué suivant : "Au sud de la Somme, entre Roye et Chaulnes, nos artilleurs ont tiré sur un train. En Argonne, nous avons fait exploser une petite mine à Saint-Hubert. Nous avons fait exploser trois mines à Vanquois. La nuit s'est passée dans le calme, sur les autres parties du front."

Il faut des années d'études et une aptitude toute spéciale à un artiste pour réussir à peindre convenablement un visage. La première jeune fille venue après cela en dix minutes et l'on vient encore parler de la supériorité des hommes !

L'année géante...

Une année encore qui tombe dans l'éternité... Une page de notre dossier que le Juge nous enlève des mains. Nous la retrouverons, un jour, avec les autres... "Liber scriptus profertur..."

Une marche de plus que nous descendons vers le froid rivage... C'est tout cela un 31 décembre. On a l'impression d'entendre tout d'un coup sonner l'heure au grand pendule de l'Eternité.

On prend alors conscience du temps qui s'enfuit... Instinctivement, on lève la tête vers le but où il nous entraîne, seule chose qui compte pardessus toutes les choses...

Comment se fait-il que tant de personnes n'y pensent pas !... Cela paraît fou d'être dans un train et de ne jamais se poser la question : Où m'emène-t-il ?... Le temps est ce train-là. Il s'en va à une vitesse invariable, implacable, vers l'au-delà, et cet au-delà sera peut-être la prochaine station...

Comment le voyageur, parvenu au sommet de la montagne, regarde le chemin parcouru, médite, chrétien, sur ces douze mois de ténacité et se couche au vent du soir la poussière du jour. Fais taire un instant le vain bruit des accoutumances et pose-toi les questions éternelles : Suis-je dans ma voie... ? Et cette voie, conduit-elle à Dieu... ? Ces questions conditionnent toutes les autres.

Quelle que soit ton intelligence, ta situation sociale, ta fortune, tout cela n'est rien si tu n'as pas profité du temps pour gagner l'éternité... Vanité des vanités !... Maintenant, retourne-toi, et marche en avant !

Après avoir médité sur ton passé, regarde l'avenir... 1916... l'année géante !... As-tu conscience, lecteur, de vivre de l'histoire ?... As-tu conscience de la gravité immense de l'heure ?

As-tu conscience de ton pays—c'est-à-dire le faisceau des forces profondes, héréditaires de la race supportant un gouvernement que tu peux discuter—mais que ton pays te demande immédiatement le maximum de ton effort ? As-tu conscience que jamais le mot "devoir" ne prit une signification plus grande ? Que ce devoir tu dois le remplir tout entier, parce qu'il est ton devoir, sans l'espoir d'un merci... en pensant que demain, qu'aujourd'hui même, en pleine bataille, les Boches de l'intérieur chercheront à se venger d'un dévouement qu'ils supposent plein d'arrière-pensées ? As-tu conscience que le Gaulois Brennus jette de nouveau son épée dans la balance, en criant encore : "Vae victis !..." Malheur aux vaincus !... Qui... malheur au vaincu de 1916 !... Le vainqueur aura tant souffert ! Alors, ne sois pas vaincu-là. C'est pourquoi il faut prier ; car la victoire attend, les ailes frémissantes, entre les mains de Dieu. Je ne comprends pas le catholique qui ne tombe pas à genoux au seuil de cette année, où doit se décider le sort du monde. Ne sois pas catholique-là ! Prie, parce que tu as un chef foyé à défendre... Prie, en songeant à ceux qui sont là-bas, les pieds dans la boue des tranchées. Prie—tant d'entre nous, hélas ! n'y penseront pas !... Tu parleras au Christ de notre noble et beau pays. Tu lui demanderas de voir le sang répandu et pas les écorces, les petites humaines... Regarde ton piétre de rouille au pied de la statue splendide, ou la tache de boue sur la capote du martyr ? Qu'il entende la plainte des orphelins et les sanglots des veuves, mais pas les conciliabules des méchants. Qu'il voie seulement la France des simples et des bons, la France des aimants et des marcheurs à l'étoile... la France tout court, celle dont le nom fait, aux quatre coins du monde, redresser la tête et battre le cœur !... 1916... année immense, fleur née dans le sang des meilleurs d'entre nous, je crois en toi !... Je crois que tu seras bonne et glorieuse ! Année 1916, nos petits enfants t'évoqueront un jour à côté des plus grandes de notre histoire... à côté de Châlons-sur-Marne, de Tolbiac, de Poitiers, de Bouvines,

NOTICE Dont forget the place at Edmundston, N. B.

We have a complete stock of Mill Supplies always on hand. A specialty of Belting Trojan, Balata, Thistle, Rubber, Leather, Oak extra tanned, Oak Victor tanned, Oak Viking tanned, Oak Standard double. Leviathan and Anaconda Belting, Lacing leather of choice, Shingle Ties and Lath Ties, Emery Wheels of all sizes. Batteries, Spark Plugs, Magnetos, Kerosine, Gasoline, Machine Oil of all kinds. Gasoline Engines "Waterloo Boy". Saws SIMONDS & DISS-TON.

We also buy and sell Lumber of all kinds. Long lumber and random, Shingles, laths, Telegraph Poles, Railway Ties, Fence Posts, Hardwood and Sawdust, etc., etc.

Give us a call and we will give you all information free.

Office and Store opposite T. Boudreau, Barber Shop, near Covered Bridge, 25 Victoria Street.

J. W. LUCAS Edmundston, N. B.

SIROP DE GOUDRON ET D'HUILE DE FOIE DE MORUE DE Mathieu CASSE LA TOUX

Gros succès.—En vente partout.
CIE. J. L. MATHIEU, Prop. S. CHARBROOKE P. Q.
Fabricant aussi les *Sirops des Nouragues de Mathieu* le meilleur remède contre les maux de tête, la Neuralgie et les Rhumes Fiévreux.



de Marignan, de Denain, de Valmy et d'Austerlitz... 1916, soit l'année de l'Alsace et de la Lorraine... 1916, soit la fin du cauchemar allemand, et, si c'est possible, le commencement de temps nouveaux... 1916, soit la victoire de la France !... Et, s'il est vrai que le ciel ne fait pas les choses à demi... s'il est vrai que la bataille de la Marne a un sens providentiel, 1916, dans notre pays affranchi, respirant à pleins poumons l'air de la liberté, soit enfin la victoire de Dieu !... Pierre L'ERMITE.

Feuilleton du Madawaska LA BRISURE par PIERRE L'ERMITE

Sixième Partie

6r (Suite)
—Monsieur l'instituteur ?... dit le curé avec un geste d'invitation.
—Oùdegé se détourne et crache à terre.
—Mes amis !... crie l'abbé Bourgeois à tous les carriers serrés autour d'eux, et qui ne perdent pas un mot... Jugez !... et dites maintenant qui vous aime le plus !...
—M. François veut lui barer la route, mais Pascale arrête son père :
—Laisse-le !...
—Il ne sait pas nager !...
—Qu'importe... c'est son devoir !...
D'ailleurs, le curé descend déjà le tout petit escalier de pierre qui surplombe la Seine, très rapide en cet endroit à cause du barrage, détache en toute hâte, une vieille barque à demi pourrie, la seule qui soit là. Et, rapidement, il s'éloigne du bord vers l'endroit où Béchard a disparu. On l'aperçoit, cherchant en vain avec la perche, pendant quelques minutes sur sa barque alourdie d'eau.

pas vite, entraînés par une force toute-puissante et cachée, il dérivent vers la ligne brillante où la Seine entière se jette, avec un bruit rauque, d'une hauteur de quatre mètres.
Du bord et de la route montante, le pays entier suit les péripéties du drame.
—Ils sont perdus... orient quelques-uns... irrémédiablement perdus !... Non !... Si !... Un silence poignant...
L'abbé Bourgeois s'est levé... Il a jeté la rame à Béchard... l'embranchement... fait un grand signe de croix puis, d'un coup de pied vigoureux, refoulant l'embarcation en dehors du courant, il se laisse tomber en plein fleuve, et, contre tout espoir, essaye de nager quand même... Ce là dura quelques minutes... longues comme des siècles...
Les mains ouvertes, cherchant à s'accrocher à tout... à des brins d'herbe... à des bouchons qui passent... le curé lutta avec une énergie farouche, ne voulant absolument pas mourir... jusqu'au moment où le courant vainqueur le prit d'une irrésistible étreinte, et, le soulevant au dessus du barrage, le lança comme un fétu de paille dans l'écumante argente où s'irisaient gaïement les rayons du soleil.
Pendant ce temps, Béchard s'était enfin rendu maître de la Larque su-

bitement délestée ; et, aidé par l'angle rentrant de l'écluse où le courant n'existaient plus, il aborda lentement... l'air d'un fou...
On ne retrouva l'abbé Bourgeois que trente heures après au milieu des roseaux de l'étang de Milly... Son pauvre corps avait roulé pendant deux grandes lieues !... Mais les carriers avaient juré de ne pas rentrer avant d'avoir retrouvé leur curé.
Seulement, cette fois, dans ce mot où il y avait plus que du respect... C'était comme un baiser du peuple au bas d'une pauvre sottise...
L'abbé Grillot, fier et désespéré tout à la fois, le ramena dans un cercueil de fortune, que des bûcherons firent sur place avec une épave de bateau.
En passant devant la carrière, le curé ne Crémone fit arrêter la voiture.
—Mes amis !... Puis-je vous dire ce que j'ai là, au fond du cœur ?...
—Oui !... crièrent ils tous.
—Eh bien, voilà !... De son vivant l'abbé Bourgeois a souffert d'une immense douleur... ce fut d'être mis par vous... qu'il aimait tant... à la porte de chez vous !... Je suis sûr que son âme tressaillera de joie dans son éternité si, du haut du ciel où il est entré, il voit enfin brisé l'interdit dont il a tant souffert... si son pauvre corps, mort par amour pour

vous, peut passer sa dernière journée sur les chantiers... au milieu de ceux qu'on lui a défendu à jamais de voir et d'aimer !...
L'abbé Grillot n'est pas à en dire davantage... Tous ces hommes, rués comme la pierre qu'ils tillaient pleuraient... Quelques uns prirent le ce-cueil sur leurs épaules et l'installèrent bien en vue, à un mil en de la carrière, sur le bloc même qui en interdisait l'entrée...
Ce fut là parmi les pierres toutes blanches, à la porte de Béchard, que l'enfant était survenu... l'abbé Bourgeois passa ses dernières heures sur la terre... aya it payé la note qui lui avait fixé la Luge... Il avait fini sa vie... il avait donné sa vie...
Jamais il ne fut plus aimé...
En quelques heures, on lui rendit tout l'amour que Cologé lui avait volé.
Les cultivateurs d'en haut descendirent, Rouvau en tête, et voulurent faire la garde d'honneur. Mais les carriers refusèrent.
—C'est pour nous qu'il est mort... c'est nous qui devons le garder !...
Et, si vous montez un jour au petit cimetière des Herbiers, à deux pas d'un cottage qui semble veiller sur lui, vous verrez une pierre étrange, taillée en plein bloc, sur laquelle se traîne comme un oiseau blessé

un petit bonnet solitaire, chaque matin renouvé...
C'est là que dort son dernier sommeil l'abbé Bourgeois, ancien curé du pays...
Tous les soirs, vers 6 heures, quand la cloche du chantier a sonné la fin du travail, un grand carrier, dominant la main à un enfant, monte la côte qui surplombe la Seine, pénètre dans le cimetière, et, le front sur la pierre, dit, à genoux, une prière que personne ne vient jamais interrompre.
Et, sur cette pierre, les ouvriers, eux-mêmes, ont gravé ces mots, en lettres si profondes que les siècles ne les effaceront jamais :
**L'AMOUR BRISE
LA HAINE
FIN**
AU RESTAURANT.
—Garçon ! un boeuf mécanique... ? !
—Mais oui ! un boeuf au tomates.

Au palais de justice.
—Vous avez obtenu le divorce ?
—D'embellie ! Le président a été parfait ?
—Vous le connaissiez ?
—Du tout. Mais il avait été le premier mari de une femme.